



Visages

Les Cahiers de l'Observatoire

OBSERVATOIRE NIVEA

N°15

A close-up photograph of two women's faces. The woman on the left is in profile, wearing vibrant pink and purple makeup. The woman on the right is looking towards the camera with a slight smile, showing her teeth. The background is dark.

Sommaire

David Le Breton
Le visage comme matrice de soi

Bernard Andrieu
Changer de visage : une nouvelle identité

Georges Vigarello
De l'individualisation du visage
à l'individualisation de la beauté

Gilles Boëtsch
Maquillage et apparence en Afrique de l'Ouest

Nadine Pomarède
Visage comblés

David Le Breton

« Un homme se propose la tâche de dessiner le monde. À mesure que les années passent, il peuple un espace d'images de provinces, de royaumes, de montagnes, de baies, de navires, d'îles, de poissons, de chambres, d'instruments, d'étoiles, de chevaux et de personnes. Un peu avant de mourir, il découvre que ce patient labyrinthe de lignes trace l'image de son propre visage... ».

Jorge Luis Borges, *L'Auteur et autres textes*

Le visage n'est pas un lieu comme les autres dans la géographie du corps. À travers lui, nous sommes reconnus, nommés, jugés, assignés à un sexe, à un âge, une couleur de peau, une psychologie, nous sommes aimés, méprisés, ou anonymes, noyés dans l'indifférence de la foule, à une séduction ou non.

Entrer dans la connaissance d'autrui implique de lui donner à voir et à comprendre un visage nourri de sens et de valeur et faire en écho de son visage à lui un lieu égal de signification et d'intérêt. Au fil de l'existence quotidienne, nous avons les mains et le visage nus et nous apparaissions aux autres sous des traits qui nous identifient et opèrent une reconnaissance mutuelle. « *Peut-être*, dit Simmel, *des corps se distinguent-ils à l'œil exercé aussi bien que les visages, mais ils n'expliquent pas la différence comme le fait un visage*! » Dans nos sociétés d'individus, la valeur du visage s'impose là où la reconnaissance de soi ou de l'autre se fait à partir de l'individualité et non sur l'appartenance à un groupe ou à la position au sein d'une lignée. La singularité du visage répond à celle de l'individu, artisan du sens et des valeurs de son existence, autonome et responsable de ses choix. Nul espace du corps n'est plus approprié pour marquer la singularité de l'individu et la signaler socialement. Le visage est l'un des hauts lieux de l'incarnation de l'identité.

Nous rappellerons l'éminence du visage dans le sentiment de soi. Il en fait l'un des lieux possibles du sacré. Dans l'amour, il est l'incarnation de l'élévation de l'autre, mais dans le racisme, il est abaissé pour être piétiné, bestialisé. La valeur individuelle et sociale de l'individu s'incarne là dans le statut que l'on donne à son visage. Le masque est un analyseur de la valeur du visage au sein du lien social. S'il n'y avait la possibilité de reconnaître en permanence les autres à notre entour, toute vie commune serait impossible. Le masque permet de se défaire des contraintes de l'identité, mais dès lors il rend impossible la prévisibilité nécessaire au lien social. La défiguration est en ce sens un masque définitif qui arrache l'individu à toute reconnaissance. Et les greffes qui lui donnent à nouveau « figure humaine » soulèvent en ce sens des questions anthropologiques saisissantes.

Le visage comme matrice de soi

Par David Le Breton

Valeur du visage

Le visage d'emblée est signification, traduisant sous une forme vivante et énigmatique l'absolu d'une différence individuelle pourtant infime. Écart infinitésimal, il invite à comprendre le mystère qui se tient là, à la fois si proche et si insaisissable. Déclinaison unique parmi une infinité de possibles autour d'un même canevas simple. L'étroitesse de la scène du visage ne nuit en rien à la multitude des combinaisons. Une infinité de formes et d'expressions naissent d'un alphabet d'une rare simplicité : des yeux, un front, un nez, des lèvres, des oreilles, etc. Certes, le visage relie à une communauté sociale et culturelle par le façonnement des traits et de l'expressivité, ses mimiques et ses mouvements renvoient à une symbolique sociale, mais il trace une voie royale pour démarquer l'individu et traduire son unicité. Plus une société accorde de l'importance à l'individualité, plus grandit la valeur du visage. L'anonyme justement est l'homme ou la femme sans relief, indifférent, sans identité, il est sans visage et sans voix.

La valeur à la fois sociale et individuelle qui distingue le visage du reste du corps se traduit dans les jeux de l'amour par l'attention dont il est l'objet de la part des amants. Il y a dans le visage de la personne aimée un appel, un mystère, et le mouvement d'un désir toujours renouvelé. La littérature abonde d'exemples en ce sens. « *L'un des signes de l'amour, dit A. Philippe, est notre passion à regarder le visage aimé ; l'émotion première, au lieu de l'amenuiser, se prolonge, augmente en frémissant, un regard devient le fil d'Ariane qui nous conduit jusqu'au cœur de l'autre.* » Les amants peuvent ainsi se perdre dans une longue contemplation. Mais les significations qui les traversent sont inépuisables. Les yeux demeurent toujours au seuil de la révélation et se nourrissent de cette attente. Le visage paraît toujours le lieu où la vérité est en imminence de dévoilement. Et sans doute, la fin d'une relation amoureuse pour un couple témoigne-t-elle aussi de la banalité mutuelle qui a saisi les visages, l'impossibilité dès lors de quêter le mystère sur les traits de l'autre. Le sacré s'est peu à peu profané au fil de la vie quotidienne, il a perdu son aura. Mais tant que l'intensité du sentiment demeure, le visage se livre à la manière d'une clé pour entrer dans la jouissance de ce qu'il est.

Le visage paraît toujours le lieu où la vérité est en imminence de dévoilement.

Mais si le visage est le lieu par excellence du sacré dans le rapport de l'homme à soi et à l'autre, il est aussi l'objet de tentatives pour le profaner, le souiller, le détruire quand il s'agit d'éliminer l'individu, de lui refuser sa singularité. La négation de l'homme passe de manière exemplaire par le refus de lui accorder la dignité d'un visage. Des expressions courantes le révèlent : perdre la face, faire mauvaise figure, ne plus avoir figure humaine, se faire casser la figure ou la gueule, etc. L'insulte animalise le visage ou le traîne dans la boue : face de rat, gueule, trogne, tronche, etc. De même, le propos du raciste mondain évoquant avec complaisance le « faciès » de l'étranger, et ne pensant pas un seul instant que

d'autres pourraient parler de lui dans les mêmes termes. Seul l'autre a un faciès. La volonté de suppression de toute humanité en l'homme appelle la nécessité de briser en lui le signe singulier de son appartenance à l'espèce, en l'occurrence son visage. De manière anthropologique, et donnant ici une illustration saisissante de l'ambivalence du sacré analysée autrefois par Otto², là où l'amour élève symboliquement le visage, la haine de l'autre s'attache à le rabaisser pour mieux le piétiner. Un versant anthropologique du sacré souligne sa spiritualité, sa hauteur,

l'émotion à le voir, mais un autre rappelle plutôt l'effroi, la terreur, et donc la volonté de détruire. L'exercice de la cruauté est favorisé par le fait d'animaliser l'autre, de le bestialiser, de le destituer de son humanité, à commencer par le fait de lui dénier un visage afin de mieux le voir comme un « pou », un « insecte », une « vermine », un « rat »... L'autre est d'une espèce radicalement étrangère et ne relève plus de la condition humaine, il n'y a plus aucun obstacle au fait de le torturer ou de le tuer.

Le racisme pourrait se définir par cette négation et l'imposition d'une catégorie dépréciative qui définit par défaut tout individu à la manière d'un « type » et indique déjà la conduite à tenir à son égard (« le Juif », « l'Arabe », etc.). La différence infinitésimale qui distingue l'individu singulier, et le nomme, est anéantie. Privé de visage pour dire sa différence, il se mue en élément interchangeable d'une catégorie vouée au mépris. On lui prête seulement ce masque déjà funéraire qu'est le portrait-robot, ou la caricature comme ces physiognomonies raciales qui eurent leur période de gloire lors du nazisme, mais continuent insidieusement à répandre leur « prêt-à-penser ». L'autre n'a plus visage humain. Son sort en est jeté : ses dehors physiques révèlent son intérieur moral et disent son tempérament, ses vices cachés, ses perfidies. Toute l'entreprise physiognomonique vise à détruire l'énigme du visage pour en faire une figure, et finalement un aveu. Le visage n'était qu'un masque, mais sa duplicité s'effondre devant la sagacité du physiognomoniste qui se contente simplement d'appliquer sa grille de lecture. Son ambition est de dégager en une formule la vérité psychologique de l'homme assis devant lui. Après l'avilissement du visage, il ne reste qu'à passer aux actes. Le racisme n'est pas une opinion, mais l'anticipation d'un meurtre qui commence déjà dans la liquidation symbolique du visage de l'autre.

Si l'homme ne possédait pas de visage pour l'identifier tout serait égal. Comme le dit ironiquement un personnage d'Abé Kôbô, il « *n'y aurait plus ni voleur, ni agent de police, ni agresseur, ni victime. Ni ma femme, ni celle de mon voisin*³ ! » Impossible de concevoir un monde sans visage

2. Rudolf Otto, *Le Sacré*, Paris, Payot, 1969.

3. Abé Kôbô, *La Face d'un autre*, Paris, Stock, 1987, p. 43.

sans l'appréhender comme un univers de chaos. Pour fonder le lien social, il faut la singularité des traits pour que chacun puisse répondre de ses traits et être reconnu de son entourage. La disparition du visage sous la multitude des masques traduirait la fin de toute éthique, l'impossibilité de la confiance qui seule permet l'établissement d'une réciprocité dans le lien social. Le visage est ce vernis essentiel qui rend possible le lien social à travers la responsabilité dont il dote l'individu dans sa relation au monde. Dans nos sociétés, le principe d'identité loge essentiellement sur le visage, s'en défaire à travers un masque, un voile ou une grime est un acte de grande portée où l'individu, à son insu parfois, franchit le seuil d'une possible métamorphose. L'effacement du visage grâce à ce stratagème entraîne un sentiment propice au jeu, à la transgression, au transfert de personnalité. En gommant son visage par un artifice, l'individu se libère des contraintes de l'identité, laisse s'épanouir les tentations qu'il a coutume de refouler ou qu'il découvre à la faveur de cette expérience où il n'a plus de comptes à rendre à son visage. Il n'a plus à craindre de ne pouvoir se regarder en face et répondre de ses actes puisqu'il dérobe son visage à son attention et à celle des autres.

Le masque projette hors de la loi commune et de ses anciens interdits. Là est sa puissance, celle de libérer l'écluse des innombrables facettes qui composent la personne. En rendant méconnaissables les traits, il n'assure pas seulement l'anonymat, il favorise aussi la licence et la levée des interdits, il catalyse des tentations enfouies par la morale intériorisée, et qui trouvent dans le principe d'identité incarnée par le visage leur gardien. Le masque qui dérobe les traits suspend aussitôt l'exigence morale. L'individu, devenant persona (du latin persona qui désigne d'abord un masque de théâtre), s'abandonne à cette énergie ou il la rejette en ôtant le masque, saisi de peur et refusant de céder à la sollicitation d'être autre que soi. Le masque est un agent de métamorphose, selon le style de sa conformation et les forces qu'il contribue à cristalliser chez celui qui le porte à son visage.

La défiguration ou l'identité défaite

Le visage est à la fois ancré dans le sentiment de soi et l'identité à soi, et toute lésion le concernant est vécue comme un drame. Si elle est visible, elle met en question la relation à autrui. La confrontation à un visage altéré est difficile aussi bien pour l'individu qui en est affecté que pour les autres qui le regardent. Les uns et les autres sont confrontés à l'épreuve du miroir. Le visage est une totalité, une gestalt unique qui ne se laisse pas modifier, même dans le détail, sans une profonde transformation. Toute altération à son propos entame en profondeur un homme ou une femme qui ne se reconnaît plus et n'ose plus se regarder en face. La défiguration est privation d'être, elle anéantit la matrice d'identité d'un individu devenu innommable, monstrueux (au sens étymologique où son infortune suscite tous les regards). L'altération des traits du visage induit l'impossibilité de se reconnaître et d'être reconnu par les autres. La rupture de sacralité du visage entraîne parfois même l'horreur des proches. Le sacré de fascination cède la place au sacré de répulsion. La privation d'un membre bouleverse en profondeur le sentiment d'identité, mais sans doute moins que la défiguration. Perdre la face ou ne pouvoir sauver les apparences ne sont plus seulement des métaphores pour dire l'arrachement au lien social, cette fois la situation est inscrite au cœur même du réel avec des conséquences encore plus redoutables.

La défiguration est privation d'être tant que demeure le deuil du visage perdu, et que les proches eux-mêmes n'ont pas appris à voir naître un

autre visage à la place du masque rigide. Mais la tâche est difficile quand chaque miroir, chaque regard des autres, chaque hésitation de leur part renvoie à une amorce de stigmatisation, au sentiment d'une ambiguïté personnelle et d'une dérogation à l'espèce. Le drame est parfois même la confrontation à ses propres enfants comme en fait l'expérience Marta Allué, gravement brûlée dans un accident de la circulation. Rupture de reconnaissance non seulement avec soi mais avec ceux qui comptent le plus. « *Le premier accident désagréable est survenu le dimanche suivant mon arrivée. Mon mari avait pensé qu'il serait bon que les enfants me voient et avait demandé l'autorisation de les faire venir. Ils n'ont pas franchi le seuil de la chambre. Le petit a refusé de regarder, le plus grand l'a fait fourrer dans les jambes de son père et de Marina l'infirmière. Ce fut une catastrophe*⁴. » Elle prend conscience de « traumatiser le petit ». Et les enfants d'ailleurs ne souhaitent plus la voir. Il faudra une longue reconquête, passant par un autre support essentiel du sentiment d'identité : la voix qui lui demeure intacte⁵.

Sans relâche, la personne défigurée doit assumer cette violence, se confronter au sentiment qu'elle éprouve de son identité défaite et du contraste avec une image du corps fortement enracinée qui ne se modifie que très lentement et lui rappelle la cruauté du sort. La capacité de surmonter l'épreuve et de retrouver dans sa plénitude le goût de vivre antérieur s'enracine dans son expérience propre, sa situation sociale et culturelle, son âge, les qualités aussi de son entourage. Mais parfois elle vit le démantèlement de ce qu'elle était auparavant et dont elle pense la perte définitive. La défiguration n'est pas une blessure s'acheminant vers une cicatrisation sans conséquence. Son arrachement demeure. Elle est l'équivalent d'une mutilation même si aucun membre n'est perdu. Elle ne laisse d'autre choix que d'en accepter l'issue et de s'en remettre aux opérations successives de chirurgie réparatrice qui ne cessent de raviver l'espoir, mais aussi la douleur du visage perdu. Ses compétences à travailler, à aimer, à éduquer, à vivre, à voyager sont intactes, pourtant sa pleine humanité est mise en doute. Une subtile ligne de démarcation l'éloigne des autres à travers une violence symbolique d'autant plus virulente qu'elle est souvent ignorante d'elle-même, à la manière d'un bain d'acide. Ce masque accompagne désormais la vie entière de l'acteur, il prélude à toute rencontre. D'où le retrait courant des personnes défigurées qui sortent rarement de chez elles ou attendent la nuit pour se perdre dans l'anonymat. « *Je ne serai plus présentable devant les hommes* », s'était dit Isabelle Dinoire, avant sa greffe, en découvrant son visage détruit.

Greffe du visage

Certes, la personne est déjà dans l'horreur de son indignité sociale, et elle a connu un premier ébranlement de ses assises identitaires lors de l'accident, mais la greffe est un second séisme à cet égard, bien entendu nuancé par l'espoir nourri de retrouver le lien social à part entière.

Une greffe de visage opère une double transgression. Elle implique de prélever une part des tissus du visage d'un donneur décédé. On sait à ce propos la valeur symbolique différente attribuée aux organes. Si la totalité des donneurs ou de leurs familles accepte le prélèvement des reins, par exemple, il y a parfois des réticences s'agissant du cœur, voire même des poumons. Les prélèvements de cornées posent ainsi des problèmes

4. Marta Allué, *Sauver sa peau*, Paris, Seli Arslan, 1996, p. 98.

5. Dans le sentiment d'identité, la voix partage bien des composantes avec le visage, cf. David Le Breton, *Éclats de voix. Une anthropologie des voix*, Paris, Métailié, 2011.

majeurs aujourd'hui, car nombre de familles refusent de les « donner » afin de ne pas priver leur défunt de l'éclat de son regard, et donc de son visage. Dans nos sociétés, une représentation commune associe les yeux à une « fenêtre de l'âme ». Comme s'il y avait plus ou moins d'humanité dans certains organes⁶. Dans ce contexte, un prélèvement des tissus du visage risque d'être perçu comme une profanation radicale du défunt, une ultime violence à son égard, même si ultérieurement la reconstruction opère son alchimie.

Une autre transgression tient dans le fait de vivre désormais avec le visage d'une autre personne, d'emprunter donc son signe d'identité le plus saillant à un autre que soi, et de se retrouver face à une altérité familière à chaque reflet d'un miroir ou d'une vitrine, comme si un autre avait pris possession de soi au plus intime et au plus singulier. Recevoir le visage d'un autre expose à ne plus se reconnaître, à ne plus pouvoir se regarder sans percevoir un étranger désormais épinglé à soi. Certes, en aucun cas la greffe n'est une duplication du visage d'emprunt sur un receveur, le greffon se remodelant sur sa structure osseuse, mais il ne retrouve pas son visage antérieur. Cette altérité qui l'imprègne désormais conduit au risque de se sentir « possédé », « dépersonnalisé » chez des personnalités fragiles et qui n'y auraient pas suffisamment réfléchi auparavant. De manière générale et pour des organes ou des tissus moins investis, c'est là l'une des complications psychologiques de la greffe, c'est-à-dire le fait de devoir désormais vivre avec le fragment du corps d'un autre. En perdant son visage, comme dans le cas d'Isabelle Dinoire, on perd sa bouche, ses lèvres, son nez, son sourire et, au terme de la greffe, on mange avec la bouche d'une autre personne, on sourit avec un autre visage, on embrasse avec d'autres lèvres. Alors il importe d'appriivoiser sur le plan opératoire, grâce à la kinésithérapie, mais surtout au plan symbolique, cette « face d'un autre » afin de se l'approprier et de pouvoir peu à peu s'y reconnaître. D'où la nécessité d'un soutien de l'équipe médicale et soignante étayé d'un solide accompagnement psychologique, et la nécessité du déploiement par le patient de ressources intimes pour s'en sortir au long de ce parcours d'appropriation et de ritualisation d'une altérité radicale. Mais au terme du chemin se laisse pressentir le retour au monde, le passage initiatique. Et c'est bien une renaissance que vit Isabelle Dinoire après son opération et une longue traversée de la nuit. « *Devant le miroir, l'impression que ce n'était pas moi ne me quittait pas (...). Je suis revenue sur la planète des humains. Ceux qui ont un visage, un sourire, des expressions faciales qui leur permettent de communiquer. Et je revis.* »

6. Sur différentes thématiques traitées dans ce texte, je renvoie à David Le Breton, *Des visages. Essai d'anthropologie*, Paris, Métailié, 2004. Plus spécifiquement sur la greffe du visage, D. Le Breton, « De la défiguration à la greffe du visage », *Études*, T. 412, n° 6, 2010.

Changer de visage : une nouvelle identité ?

Par Bernard Andrieu

L'homme et la femme contemporains ne s'envisagent plus. Il/elle se dévisage en se comparant l'un et l'autre, jusqu'au délit de faciès, jusqu'à se « dé-visager » en modifiant son apparence à partir de la chirurgie de son corps. Comment s'envisager sans avoir à se « dé-visager » ? Faut-il conserver son visage tel que nous l'avons reçu de nos parents ? Avec Facebook, le visage en portrait devient la définition de soi dans des situations toujours plus inédites : nous y dévoilons nos multiples facettes de manière volontaire ou non soumise à la diffusion planétaire de notre singularité corporelle.

Respecter le visage d'autrui

Le visage d'autrui et mon visage sont la partie la plus singulière de l'humanité. C'est la manifestation de la différence d'autrui et la preuve de sa singularité. Le visage ne peut être ni vu ni touché, il ne peut pas être englobé. C'est un « donné » qui s'offre à moi. Je ne peux pas faire autre chose qu'interpréter les signes du visage d'autrui à partir de moi-même. Le visage est la partie émergée d'autrui. C'est un « donné » et un masque. Je donne à autrui ce que je veux lui donner à voir. Nous sommes condamnés à l'interprétation d'autrui, car autrui est manifesté dans son visage, mais il n'est cependant pas contenu dans son visage. Derrière ce visage, il y a une multitude de virtualités qui m'échappent. Le visage est l'expression de l'infini. On ne peut pas faire le tour de ce visage, il contient une infinité d'idées, d'images, de sensations. Le visage est toujours quelque chose qui me déborde. Cette infinité me renvoie au fait qu'autrui échappe à toute objectivation.

Le visage, c'est un moyen d'accéder à l'éthique en posant la question du respect du corps d'autrui. Je peux posséder le corps d'autrui, mais pas son visage. Le meurtrier prétend pourtant à la négation totale d'autrui, car nous y prétendons tuer son visage. Mais le visage est aussi symbolique du nom. Il y aura toujours quelqu'un, comme après le

génocide, qui posera la question du visage, du souvenir, de la nomination. Il n'y a pas d'expérience du mourir, car même si on meurt, on ne peut pas disparaître, même sur Facebook, où le visage s'éternise dans la commémoration des images.

C'est une éthique de la nomination, du rituel, du cimetière. Il y a une communauté qui préserve l'individu. On ne meurt pas symboliquement. Il y a une communauté de la symbolique. Même si je tue autrui, il disparaît corporellement mais pas symboliquement. Tout le monde a droit à une tombe, à une commémoration. Même si on a le désir de tuer autrui, on ne peut jamais y parvenir du fait de son visage. L'éthique pour Emmanuel Lévinas réside dans l'impossibilité de tuer le visage d'autrui.

Changer son visage par morceaux

Comment dès lors disparaître sans changer de visage ? L'exemple du bateau de Thésée¹ pose bien le problème du changement de visage. Ce paradoxe met en conflit les deux critères traditionnels de l'identité à travers le temps et caractérise ainsi parfaitement la problématique inhérente à l'identité numérique. Le bateau du légendaire roi d'Athènes, Thésée, à cause de ses fréquents déplacements en mer, se voyait enlever progressivement de plus en plus de planches usagées qui étaient remplacées par des planches neuves. Trois bateaux peuvent être déduits de ces incessants travaux. Tout d'abord, le bateau originel, celui qui préexistait avant les travaux (Thésée 1). Ensuite, le bateau sans cesse réparé (Thésée 2). Enfin, un troisième bateau que l'on aurait reconstitué avec les anciennes planches obsolètes récupérées de Thésée 1, Thésée 3. La question se pose : parmi ces deux candidats (Thésée 2 et 3), lequel est le vrai bateau numérique de Thésée ?

Avec l'usure de notre visage, les maquillages, même « nude », ne suffisent plus à recouvrir les rides du temps. Le Botox parvient à nous dérider, semblant tendre une peau si vieillie. Si l'apparence est sauvée et nous maintient dans un visage rajeuni, notre corps sans âge repose sur des pièces usagées dont le changement peut se renouveler au fur et à mesure des injections consolatrices. Tout autre est la possibilité d'implanter sous notre visage des formes pour, comme Orlan, redessiner notre architecture esthétique. Ou d'y inscrire des tatouages au risque de conserver dans la plus grande visibilité sociale l'inscription dans telle culture. L'injonction identitaire occidentale de ne pas chercher son visage dans l'espace public assure une transparence mais livre chacun(e) à l'indéfinie mise en spectacle publique de soi.

Ce « redesign » identitaire trouve dans la décoloration et la dépigmentation, comme l'a établi Céline Émériau, une tentation de blanchir changeant l'apparence naturelle de son visage. Le risque dermatologique d'agir sur tel morceau de son visage, avec le piercing et les acides, serait compensé par le sentiment de la personne modifiée d'être dans une nouvelle image de soi-même. Comme si nous pouvions parvenir à prendre le contrôle du regard d'autrui sur notre visage en l'attirant sur ce trait inédit. En signant notre propre visage, nous éprouvons la sensation non plus d'avoir un visage mais de l'être en incarnant jusque dans sa matière, sa texture, sa couleur, son bronzage et sa forme l'image désirée.

Pedro Almodovar, dans *La piel que habito*, met en scène un chirurgien esthétique qui applique sur un cobaye une culture de peau pour sauver sa femme au visage brûlé. La culture de peau par les scientifiques du « bio-art » ouvre la possibilité d'un nouveau masque.

1. L'origine de l'exemple, bien qu'inauguré par Plutarque, trouve ses plus fins développements chez Hobbes dans son livre *De Corpore*. Merci à Silvère Lamaze, *Changer d'identité ?*, Master 2 Philosophie, université de Nancy 2, 2011.

Changer une partie de son visage

Se dé-visager au sens de changer de visage, le visage de sa vie, son apparence comme son être, modifier son genre. La chirurgie esthétique est investie dans le fantasme corporel d'abandonner le corps naturel pour se construire une matière biosubjective : le visage prend un sens holistique représentant l'intégralité du corps de la personne, si bien qu'intervenir sur un bout de chair suffirait pour se dé-visager ; sortir de soi sans sortir de son corps, telle est la tentation de Nip/Tuck en recomposant son identité sexuelle de genre et de pratique. Cette confusion entre identité de visage et identité de genre dans la série confirme la représentation d'une recombinaison identitaire globale : toucher au visage, c'est toucher à son genre, comme la mode androgyne, à sa sexualité, à son attraction.

Face à deux images de soi-même, le reflet du miroir et la représentation mentale, l'acte chirurgical « ne doit être pratiqué que si l'altération de l'image de soi correspond bien à une anomalie de l'image réelle. L'objectif est alors de remettre en phase ces deux images... Il serait en effet illogique de modifier, par des techniques psychothérapeutiques, l'image de soi pour permettre l'adaptation à une triste réalité² ».

En 2005, les professeurs Bernard Devauchelle, Sylvie Testelin, les docteurs Christophe Moure, Cédric d'Hauthuille, du CHU d'Amiens, et le professeur Benoît Lengelé, de l'université catholique de Louvain, ont réa-

lisé, en collaboration avec l'équipe du professeur Jean-Michel Dubernard, du CHU de Lyon, la première greffe partielle du visage au monde (greffe du triangle formé par le nez et la bouche) sur une femme de 38 ans, Isabelle Dinoire. Ainsi sa défiguration n'en est une que dans le premier temps de son accident. En acceptant le greffon d'une grande partie du visage d'une autre, elle se recompose mais en traversant à chaque instant trois visages : le visage originel perdu physiquement mais encore présent dans le souvenir vécu et les photographies, le visage défiguré par l'accident restant présent dans la trace et la cicatrice, et le visage hybride composé à la fois des restes de son visage et de l'addition d'une partie de l'autre visage. Isabelle Dinoire se maintient

Le visage est
la partie émergée
d'autrui. C'est
un "donné" et
un masque.
Je donne à autrui
ce que je veux lui
donner à voir.

moins dans un entre-deux que dans la présence de trois visages en elle : l'unité n'est pas double au sens des discordances du moi³, car le conflit identitaire, pour vécu qu'il soit dans la sphère de la conscience de soi, est résolu par elle dans une nouvelle recombinaison identitaire au niveau du corps bio-subjectif : « Non. Quand je me regarde dans la glace, je vois que ce n'est pas mon vrai visage. Au début, j'évitais les glaces. Aujourd'hui, quand je croise mon reflet, je ne me retourne plus comme si ce n'était pas moi que je venais d'apercevoir. Je me suis approprié ce nouveau visage, mais je sais qu'une partie n'est pas à moi⁴. »

2. X. Latouche, A. Krotenberg, 2002, *Mon corps et moi. Chirurgie esthétique et désir de changement*, Paris, Payot, p. 225.

3. Simone Romagnoli, 2010, *Les Discordances du moi. Greffes et identité*, P. U. Nancy.

4. Isabelle Dinoire : « La dernière chose que je ne peux pas encore faire, c'est un baiser », JDD, 29 mars 2009.

Les 21 et 22 janvier 2007, l'équipe du professeur Laurent Lantieri, du CHU Henri-Mondor de Créteil (Val-de-Marne), a réalisé la deuxième transplantation de la face, au cours d'une opération qui aura duré 15 heures. Le patient, âgé de 27 ans, souffrait d'une forme très grave de la maladie de Von Recklinghausen, une pathologie incurable qui peut, dans ses formes les plus sévères, déformer le visage, au point pour le malade de ne plus pouvoir affronter le regard des autres. Lors du débat que nous avons eu avec lui le 7 janvier 2011, aux « Rencontres d'Hippocrate » de la faculté de médecine Paris-Descartes de Christian Hervé, il nous montra combien, en filmant devant les vitrines de Noël son patient, l'acceptabilité sociale de la personne greffée est plus grande, au point que personne ne se retourne plus sur lui en public. En changeant une partie du visage, le vécu corporel et la réintégration dans les normes esthétiques sont améliorés, nous interrogeant sur le pouvoir des normes sur l'apparence corporelle.

La rhinoplastie esthétique vise à rectifier une bosse disgracieuse, une déviation gênant la respiration, un nez trop large, trop long ou trop fin, vise à créer un équilibre harmonieux au niveau du visage. Mais cette harmonie se réfère plus ou moins explicitement à une morphotypologie de l'apparence, le bien-être participant d'une ré-estime de soi. L'augmentation mammaire est désormais une technique qui repose sur la même technique que celle du Botox pour effacer les rides du visage. Depuis septembre 2007, l'acide hyaluronique est utilisé pour le comblement des zones « concaves » du corps que l'on veut combler ou augmenter comme les seins et les fesses ou même des dépressions cicatricielles. En Suède, 2 000 patientes ont déjà reçu des injections d'acide hyaluronique pour gonfler leurs seins et 12 000 au Japon. En France, le produit est encore en cours d'évaluation pour déterminer ses spécificités et connaître son évolution. Sans anesthésie générale, ces techniques résorbables définissent une apparence et un visage sans âge et sans limite, – si ce n'est le coût économique (entre 2 000 et 4 500 € une séance tous les 12-18 mois selon le volume et la durée). Ceci pour rester dans une visibilité et une acceptabilité sociale qui fait disparaître le corps ridé et usé, comme le film *Limitless* l'incarne.

Changer tout le visage ?

John Woo décrit dans son film *Volte/Face* comment John Travolta, qui campe un tueur à gages, se fait greffer le visage de Nicolas Cage, l'inspecteur qui le traque. L'inversion de jeu des acteurs est un jeu organique montrant que la chirurgie du visage doit faire des choix éthiques : comme le rappelle le Pr Canteri, l'utilité et les conséquences d'un tel remplacement : si tout le visage d'autrui devait devenir le masque intégral de ma personne, le regard qui habite ce nouveau masque sera toujours le mien ; mais ce clonage esthétique recopie le modèle singulier d'un visage avec le risque de considérer seulement la peau d'autrui comme une matière.

Jusqu'à présent, onze greffes du visage ont été réalisées dans le monde entier : en France, aux États-Unis, en Chine et en Espagne. La première mondiale a eu lieu en France en 2005. En 2005, la greffe d'une partie du visage, interprétée comme une greffe du sens⁵, n'est pas une modification symbolique. Elle est une hybridation identitaire par l'insertion d'une partie du visage d'un autre sur son propre visage. Le dévisagement, à la suite d'une défiguration, exige de s'envisager en

5. David le Breton, « Greffe du visage, greffe du sens », *Libération*, 6 décembre 2005.

recomposant sa relation à sa propre image corporelle, au regard d'autrui et à la désirabilité de son corps pour autrui. Se dé-visager est ainsi différent du dévisagement qui prépare à l'envisagement : vouloir se débarrasser de son visage, comme le héros de Python 357 le fait à l'acide, ne délivre pas de son histoire incarnée ; le dévisagement est l'acceptation du visage de l'autre, de son incorporation, en partie du moins, pour s'envisager comme composé des autres peaux.

Le 29 mars 2010, un Espagnol âgé d'une trentaine d'années, défiguré par accident cinq ans après avoir pointé une arme sur son visage, s'est réveillé à l'hôpital de Barcelone Vall d'Hebron avec une nouvelle tête. Il est le premier homme au monde à avoir bénéficié d'une « greffe totale de la face ». De son ancien visage, il ne conserve que ses yeux et sa langue. Son nouveau visage est celui d'un donneur victime d'une mort cérébrale. Jusqu'à cette opération réalisée fin mars par une équipe de trente chirurgiens, anesthésistes et infirmières – dirigée par Joan Pere Barret, chef du département de chirurgie plastique de l'hôpital barcelonais –, l'homme n'avait plus de nez ni de bouche, était incapable de toute autonomie. Pour le docteur Barret, cette opération est bien plus qu'une greffe. « *C'est une transplantation totale. Il a le visage d'un nouvel être humain, il ne ressemble plus du tout au donneur* », a expliqué le chirurgien, qui n'hésite pas à faire référence au film *Volte/Face*.

Le discours ici accomplit un pas éthique supplémentaire, car, malgré la référence au donneur, la tentation d'humaniser le visage se partage avec celle de recréer un nouveau visage inédit comme le docteur Frankenstein pensait l'avoir réalisé. Car derrière le masque, le sentiment de son identité restera toujours sous l'apparence présente : le regard des autres pourra nous faire prendre pour un autre mais parviendrions-nous à ne plus être nous-même ?

De l'individualisation du visage à l'individualisation de la beauté

Par Georges Vigarello

Le thème de la diversité des visages, celui de leur extrême disparité, leur infinie variété dans les expressions et les traits constituent depuis longtemps une fascination du regard occidental porté sur le corps. Les affrontements académiques, dès l'univers classique, se passionnent pour cette quasi-énigme. Le constat est entendu : la diversité est partout, jusqu'aux feuilles des arbres dont aucune n'est pareille à une autre. Cette diversité par ailleurs est utile : il faut du divers pour qu'il y ait de l'ordre, il faut du multiple pour qu'il y ait de la distinction. Cette diversité serait même indispensable dans un monde où la monotonie interdirait toute identification : « *Si toutes choses étaient semblables, il y aurait une identité confuse et désordre général* », assure un habitué de ces très traditionnelles polémiques.

Diversité « incontournable », nécessaire aussi. Il n'en va pas de même, en revanche, pour la beauté. L'enjeu, ici, n'est plus le divers, mais le modèle : non plus l'infini, mais la rareté, non plus la dispersion favorisant l'identité, mais l'unique favorisant l'exceptionnalité. La disparité devient défi. Il faut alors une longue maturité culturelle pour que puisse être également accepté l'extrême émiettement possible de la beauté.

Une « utile » dispersion de formes

Aucun doute, le visage, avec ses expressions toujours particulières et ses traits toujours singuliers, est l'exemple canonique des diversités individuelles. Ce sont elles d'ailleurs qui font le concret et la vivacité de la vie. Leur absence serait monotonie, grisaille, abandon : observer un monde uniforme serait ne rien voir, constater de l'identique serait ne rien reconnaître. La diversité est ce qui sauve l'existence individuelle, ce qui sauve aussi l'existence sociale par la convergence possible des différences et des talents. Le visage est alors ce qui incarne au plus haut une telle diversité : la richesse des expressions, l'infini des traits, la présence des

yeux, témoins de l'âme et du dedans. Le thème existe depuis l'Antiquité, largement repris par notre modernité, jusqu'à lui ajouter d'ailleurs quelque volonté « divine » : « *La fin principale de la diversité des visages est le discernement*². » L'existence du monde suppose l'identification. C'est alors très « intentionnellement » que Dieu aurait créé du divers.

Les traités de physiognomonie de la Renaissance se perdent dans de telles différences. Giovanni Baptista della Porta, dont le texte sur la physiognomonie renouvelle le thème à la fin du XVI^e siècle³, multiplie à l'extrême les catégories de traits. Exploration d'autant plus importante qu'elle prétend associer les caractéristiques morales à chacune de ces disparités physiques. D'où la production foisonnante d'un véritable atlas ou cartographie d'indices différenciés. Les oreilles, par exemple, objets d'une inépuisable inventivité anatomique : « grandes », « petites », « fort petites », « grandes et lâches », « grandes et droites », « petites et étendues », « longues », « longues et étroites », « longues et larges », « bien façonnées et entaillées », « mal entaillées ni façonnées », « modérément grandes et carrées », « rouges »... Le nez, plus divers encore, suggérant tous les possibles : du grand au petit, du long au court, du droit à l'oblique, du camus au recourbé, du « large au milieu » à l'« étroit au milieu », du « petit au bout » au « gros au bout »...

Le visage exemplifie à l'extrême la diversité du monde. Il révèle sa plus concrète et insondable réalité.

Une « idéale » et unique beauté

Il n'en va pas de même pour la beauté. Celle-ci, au début de notre modernité, comme à l'époque classique, ne semble souffrir que d'un seul et unique modèle. Celui du visage surtout, lieu canonique de la beauté. Ce que les poètes répètent à l'envi. L'image traditionnelle des traits symbolisant l'excellence entremêle, dans un ovale le plus régulier, l'ajustement de couleur le plus parfait, celui de « la rose et du lis ». Blanc, bien sûr, le visage doit marquer une pureté immaculée, symbole de l'âme, rose encore, sur les joues, il doit souligner la présence du sang et de la chair. Les descriptions s'accumulent, identiques d'une page à l'autre des traités : « *Les yeux brillants et jetant le feu de tous côtés comme un diamant, le front poli clair et serein, les joues vermeilles et incarnates, la bouche petite, les lèvres corallines et joliment retirées, le menton raccourci et un peu enfoncé, le petit creux au milieu des joues où est le plaisant ris*⁴ ». Une sensualité discrète évoque aussi la « sève⁵ » affleurant à la peau, suggérant le « bon suc », le « lait et le sang⁶ ». Les mots s'enchantent même dans la poésie de la Renaissance. Matières précieuses, substances épurées dominent dans les rapprochements : la « perle d'Orient », la « neige immaculée⁷ », le « lis enclos dans le crystal⁸ ». Les yeux appellent des métaphores sans fin, sur leur luminosité, leur grandeur, leur force censée planter des flèches dans le corps des observateurs eux-mêmes. Ils ont d'ailleurs une puissance propre, un éclat luisant comme celui des chats ou des loups. Ils ne sont autres qu'un « fanal » censé « conduire un navire⁹ ». Baldassare Castiglione se lance dans une longue allusion aux particules de feu « émises par les yeux », susceptibles d'atteindre le spectateur jusqu'à le figer, « vapeurs très subtiles faites de la partie du sang la plus claire et la plus pure¹⁰ ». Une théorie

2. *Ib.*, p. 440.

3. G. B. della Porta, *La Physiognomie humaine*, Paris, 1655 (1^{ère} éd. 1586).

4. J. Liébault, *Trois Livres de l'embellissement et ornement du corps humain*, Lyon, 1594 (1^{re} éd. 1582), p. 23.

5. H. C. Agrippa, *De la supériorité des femmes*, Paris, 1509, « ...chacun des membres est plein de sève », cité par J. Houdoy, p. 79.

6. P. Fortini, « Antonio Angelini et la Flamande », *Nouvelles XVI^e siècle*, *Conteurs italiens de la Renaissance*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1993, p. 846.

7. P. Fortini, p. 846.

8. P. Ronsard, *Le Premier Livre des sonnets pour Hélène* (1578), t. I, p. 153.

9. Le Delphyen, *Défense en faveur des dames de Lyon*, Lyon, 1596, p. 12.

10. B. Castiglione, *Le Livre du courtisan*, Paris, Garnier-Flammarion, 1991 (1^{ère} éd. italienne, 1528), p. 395.

silencieuse gouverne de tels rapprochements : la beauté illumine, elle resplendit, puissance parfaite et unique, émanant du visage pour fixer le spectateur en ne lui laissant aucun choix. Le pouvoir de la beauté n'est autre que celui d'un absolu.

Faut-il ajouter que le canon déborde inévitablement les traits du visage confirmant combien la seule vision traditionnelle de la beauté est celle de la fixité. Ce sont les trente « sis » repris par Chôlière ou Brantôme :

« Celle qui veut paroir des beautés la plus belle
Ces dix fois trois beautés, trois longs, trois courts, trois blancs,
Trois rouges et trois noirs, trois petits et trois grands,
Trois estroits et trois gros, trois menus sont en elle¹¹. »

La « liste des canons s'est multipliée¹² », reconnaît Marie-Claire Phan dans sa description de la beauté à la Renaissance. « Longs », par exemple, seront la taille, le poil et la main ; « courts », l'oreille, le pied et les dents ; « rouges », l'ongle, la lèvre et la joue ; « estreintes », l'aine, la bouche et le flanc, ou « petits, teste, né et testin... ». Dix qualités, autrement dit, observées chacune en trois lieux anatomiques différents pour que la dame obéisse au « moule de la perfection¹³ ».

Encore faut-il ajouter d'inévitables références morales. C'est le visage ici encore qui en est le « messenger » : « Ce qui rend le visage plus agréable, plus accostable, est la modestie, la bonne grâce, la gaieté, la sérénité¹⁴ ». D'où l'insistance sur les mouvements lents, gracieux, l'ouverture de la bouche retenue, les yeux pudiques, le ris discret. C'est que la « conjonction des âmes est au visage¹⁵ ». Les traits parfaits de l'extérieur, ceux qui demeurent livrés au regard, doivent s'accorder avec une tout aussi « parfaite » intériorité.

Une personnelle et singulière beauté

Autant dire que les sociétés plus sensuelles, ou plus éloignées des repères divins, ou plus individualistes encore, ont fait depuis longtemps disparaître ces références traditionnelles. Le modèle absolu a perdu son sens. La beauté unique et exclusive a perdu sa crédibilité. Des beautés différentes peuvent être jugées en beautés affirmées. Des esthétiques contrastées se font concurrence. Des disparités formelles se donnent, chacune aussi, pour le « parfait ».

Il faut s'attarder à ce triomphe de l'« individu hypermoderne » décrit par nombre d'analyses contemporaines, l'« individu hypertrophié¹⁶ », celui pour lequel « il n'y a plus de sens à se placer du point de vue de l'ensemble¹⁷ », celui que notre société a installé brusquement en nouveau centre de « cohérence¹⁸ », accentuant son sentiment de primer sur toute référence sociale. Que cette figure ait elle-même une origine historique et collective ne fait aucun doute : l'avènement d'une société de services, la diffusion de la consommation, l'appartenance de l'individu à des « cercles » toujours plus différents de la vie sociale¹⁹, ont aiguisé son apparente autonomie, sa « délocalisation », alors que s'accélérent les mobilités et les marchés. Une intense personnalisation du paraître s'est

11. N. de Chôlières, « Des laides et belles femmes. S'il faut mieux prendre à femme une laide qu'une belle », *Les Matinées* (1585), in *Œuvres*, Paris, 1889, t. I, p. 182.

12. M.-C. Phan, « La belle Nani, la belle dans l'Italie du XVI^e siècle », *Autrement, Fatale beauté, une évidence, une énigme*, dir. V. Nahoun-Grappe, N. Czechowski, 1987, p. 76.

13. Brantôme (Pierre Bourdelle, seigneur de), *Recueil des dames* (XVI^e siècle), *Œuvres complètes*, Paris, 1873, p. 404.

14. J. Liébault, *op. cit.*, p. 25.

15. Id.

16. R. Castel, C. Haroche, *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi*, Paris, Fayard, 2001, p. 128.

17. M. Gauchet, « Essai de psychologie contemporaine. Un nouvel âge de la personnalité », *Le Débat*, mars-avril 1998, p. 177.

18. J.-C. Kaufmann, « L'expression de soi », *Le Débat*, mars-avril 2002, voir « L'individu produit comme nouveau centre de fabrication de la cohérence », p. 121.

19. « Chaque acteur évolue par force dans plusieurs "cercles" de la vie sociale », M. Gauchet, « Les deux sources du processus d'individualisation », *Le Débat*, mars-avril 2002, p. 135.

imposée en phénomène de masse comme un principe immédiat de valorisation.

Certitude d'autant plus tangible encore que sont tombés les « au-delà », les « grands messages » : cette perte de « crédibilité » du « grand récit²⁰ », évoquée par Jean-François Lyotard, fût-il celui de l'émancipation collective, cette fin des utopies, aussi, le réalisme nous condamnant à vivre dans le monde où nous vivons²¹ » évoqué par François Furet. La conscience corporelle y a gagné en intensité, largement déplacée par la chute des transcendances, politiques, morales, religieuses, insensiblement imposée en ultime vérité : mieux s'éprouver, découvrir du caché, accroître sans fin le registre des sensibilités. La vieille expérience de la transcendance s'est rabattue sur l'univers de l'intime et de l'espace du corps.

D'où la version éminemment personnalisée des conseils esthétiques donnés dès les années 1960 : le corps comme expression privilégiée de la

(...) le visage, avec
ses expressions
toujours
particulières et
ses traits toujours
singuliers,
est l'exemple
canonique
des diversités
individuelles.

personne. Magazines et manuels des sixties promettent de « vous guider dans la recherche de votre personnalité²² », de « trouver la création exaltant votre personnalité²³ », suggérant coiffure, rouge à lèvres et teint de peau en « reflets de votre personnalité²⁴ ». Les produits se font plus intimes : le maquillage Jean-Pierre Fleurimon « révèle la véritable personnalité de votre visage²⁵ », le soutien-gorge Berlé « affirme votre personnalité²⁶ ». Les définitions se sont transformées : « La beauté est ce que l'on dégage, la personnalité de quelqu'un. Sa gestuelle, sa façon d'être²⁷. »

C'est le « normal » lui-même, dont bien sûr la « normalité esthétique », qui s'est ouvert à la diversité : « Donner une définition de la peau normale est difficile²⁸ ». Ou encore : « Il est indispensable d'employer un produit adapté au type de peau²⁹ ». La dispersion des choix, du coup, se serait généralisée : « À chacune son style », « À chacune son maquillage », « À chacune sa coiffure », « À chacune ses couleurs », titrent les *Petits Pratiques Hachette*³⁰ dans les années 1990, comme si ce « chacun »

pouvait de part en part décider du paraître et de l'esthétique privilégiée. La particularité se matérialise en devoir obligé.

Cette extrême personnalisation n'a pas conduit seulement à un émiettement apparent des repères esthétiques. Elle a conduit aussi à une force nouvelle donnée aux indices du corps : « Retrouver quelque chose de sa valeur originelle à partir de son paraître³¹. »

Immense bascule des modèles : impossible aujourd'hui d'envisager la prise en compte de la beauté d'un visage ou celle d'une démarche d'embellissement, sans la prise en compte de ce qu'est la singularité d'un sujet.

20. J.-F. Lyotard, *La Condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, p. 63.

21. F. Furet, *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont - Calmann-Lévy, 1995, p. 572.

22. *L'Encyclopédie beauté et bien-être*, dir. A.-M. Seigner, Paris, Culture, Arts, Loisirs, 1964, p. 23.

23. *Votre beauté*, décembre 1960.

24. *Ibid.*, février 1970.

25. *Ibid.*, mai 1970.

26. *Ibid.*, janvier 1965.

27. « Entretien avec Virginie Ledoyen », *Marie Claire*, mars-avril 2004.

28. J. Rousselet-Blanc (dir.) *Mieux-être en mille questions*, Paris, Flammarion, 1992, p. 255.

29. *Id.*, p. 262.

30. Voir « Petits pratiques » Hachette. Le thème « beauté et forme » comporte en 2002 dix titres, publiés depuis les années 1990.

31. *Réponses psy*, mars 2004.

Maquillage et apparence en Afrique de l'Ouest

Par Gilles Boëtsch

Différentes techniques d'ornementation corporelle

Dans la littérature ethnologique sur le corps en Afrique de l'Ouest, le maquillage a été traité comme un thème de recherche subalterne. Les études sur l'ornementation corporelle ont privilégié une analyse des fonctions sociales et religieuses du marquage corporel ou de la culture matérielle dans des contextes festifs ou rituels (Griaule, 1938 ; Paulme et Brosse, 1956 ; Bernolles, 1966 ; Coquet, 1994). L'ordinarité et le caractère éphémère de ce procédé d'embellissement peuvent expliquer cet apparent manque d'intérêt scientifique. Pourtant, dans ces sociétés (à l'inverse des sociétés occidentales), les techniques alloplastiques et autoplastiques sont interdépendantes. Les premières désignent ce que l'on superpose temporairement à la surface de l'épiderme comme le maquillage ou les peintures. Les secondes regroupent un ensemble de techniques indélébiles : les scarifications, les tatouages et les déformations. Ces divers procédés peuvent obéir à une même logique esthétique ; le trait d'antimoine réalisé sous la paupière inférieure et les scarifications situées au coin des yeux font ressortir par exemple la blancheur de l'œil. Puis, certaines matières sont utilisées pour les deux types de techniques. Le charbon de bois ou le noir de fumée servent autant à noircir la chair dans la pratique du tatouage qu'à colorer les scarifications lorsque leur teinte s'est estompée au fil des ans. Enfin, le maquillage comme les peintures s'inscrivent dans une pratique de soins et de protection du corps (Schneider, 1973). C'est ainsi que, tout en embellissant le corps, les peintures argileuses des Nuba nourrissent l'épiderme et le préservent des effets néfastes du climat (Faris, 1972).

Des interprétations rituelles ou sociales

Outre ces dimensions esthétiques et prophylactiques, le maquillage du visage ou des autres membres corporels ont une sémiologie plurielle.

Outre ses dimensions esthétiques et prophylactiques, le maquillage du visage ou des autres membres corporels ont une sémiologie plurielle.

Il façonne le corps lors des rites de passage marquant les différents statuts acquis par les individus au cours du cycle de leur vie (Turner, 1967 ; Fortier, 1998). Dès la naissance, les éléments qui participent à la définition sociale de la beauté diffèrent selon le sexe de l'enfant et sont utilisés par la mère, la grand-mère et l'accoucheuse : « *De grands yeux étant un signe de beauté, du khôl est appliqué sur leur contour pour souligner leur forme, et sur les cils pour augmenter leur longueur. La*

*pilosité étant une marque de virilité et non de féminité, seuls les sourcils du garçon sont fardés pour paraître touffus » (...) ; « dans la société maure de Mauritanie, les traits noirs du khôl ou les marques rouges de l'argile ferrifère sur les joues de la mère et sur son front signifient le sexe de l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, la couleur noire étant le signe d'un garçon et la couleur rouge celui d'une fille » (Fortier, 1998 : 203-204). Le maquillage participe de différentes manières aux stratégies matrimoniales. Le maquillage intègre des rituels de séduction permettant aux hommes Peuls Wodaabe du Niger de se trouver une épouse (Bovin, 2001) et, pour les femmes, de rivaliser en beauté au sein de mariages polygames. Chez les Maures, l'origine mythique du henné est ainsi expliquée par le sentiment de jalousie caractérisant les rapports entre coépouses : « *Des femmes m'ont raconté que le prophète Brahim avait deux femmes, dont l'une était noire. La première épouse, qui était jalouse, faisait des tresses et du henné à sa coépouse, pour qu'elle devienne laide et déplaît à son mari. Or, à l'inverse, elle découvre que son mari devenait de plus en**

*plus amoureux de la femme noire, avec ses tresses et son henné, parce qu'il la trouvait belle et désirable. C'est ainsi qu'a commencé le henné, par jalousie » (Simard, 1996 : 138). Les significations prêtées au maquillage relèvent également d'une image socialement construite de la féminité et de la masculinité. Pour les représentations sociosymboliques du sexe et du genre des Dogons du Mali (Calame-Griaule, 1983), les femmes sont pensées plus impulsives et émotionnelles que les hommes. Les parures féminines ont pour fonction de socialiser la parole tout en préservant les individus du pouvoir néfaste de celle-ci. Il existe d'autre part un rapport étroit entre les ornements féminins et la fertilité comme chez les Tiv (Bohannan, 1956 ; Lincoln, 1975) et les Igbo (Jeffreys, 1951 ; Léger, 2001) du Nigeria. Comme le constate Brain, « *in many part of the world, but particularly in Melanesia and Africa, the tattooing of nubile girls is not a matter of pure aesthetics but recognition of their future biological role* » (Brain, 1979 : 50). En plus de cette différenciation de l'appartenance sexuelle, maquillage et marquage corporel représentent des marqueurs identitaires ou des « symboles ethniques », distinguant les catégories sociales à l'intérieur d'une société mais aussi les sociétés entre elles. Le maquillage est donc indissociable de son symbolisme social et d'un processus d'inscription de la culture sur la nature (Zahan & Grieco, 1975).*

Vers une évolution des normes esthétiques

Dans les contextes contemporains, la pratique du maquillage subit de profondes transformations résultant de changements socio-économiques, des contacts intersociétaux et du phénomène de globalisation via les médias et le tourisme. Si les phénomènes de mode ont toujours existé, puisque chaque génération se réapproprie et réinterprète des normes esthétiques, ils ont pris à l'heure actuelle une autre dimension. Les canons de la beauté et de la laideur, comme les modes, s'élaborent désormais sur un corpus d'images stéréotypées de la femme occidentale, orientale ou africaine « moderne ». Ces modèles esthétiques se diffusent des villes vers les campagnes et c'est dans ce façonnement de l'apparence que se jouent des identités locales opposant l'urbain au rural et à la brousse. Les normes esthétiques urbaines sont valorisées et incarnent une certaine image de la modernité, tandis que celles des villages ou de la brousse sont critiquées et jugées désuètes. L'utilisation de cosmétiques inscrit dans les gestes provisoires mais quotidiens une certaine conception de la modernité, qui tend à s'opposer aux pratiques « traditionnelles » démodées.

Un nouvel esthétisme éphémère et indolore

Sur les étals des marchés et dans les boutiques, à côté des matières d'origine végétale comme l'antimoine, le henné ou l'indigo, sont entreposés des cosmétiques issus de la chimie moderne. Rouges à lèvres, gloss, mascara, fond de teint liquide ou en poudre, crayons à lèvres, eyeliner, fards à paupières, vernis à ongles font concurrence aux matières « traditionnelles ». En provenance des pays arabes, de l'Occident, d'Extrême-Orient, voire du Sénégal, ces produits relient la beauté à un imaginaire scientifique. Cet imaginaire confère aux produits des industries de cosmétiques une plus grande efficacité d'embellissement. Ils détiennent également une valeur esthétique ajoutée, une odeur parfumée. De par leur caractère éphémère, les cosmétiques autorisent une plus grande expression des goûts individuels. Chaque jour, les jeunes filles et les femmes peuvent se créer un nouveau visage au grè de leurs envies, visage que l'on fait et que l'on défait. Cet aspect artificiel marque une rupture avec l'indélébilité du marquage corporel. Ces produits sont encore adaptés aux défauts cutanés. Les cicatrices ou les aspérités de la peau sont masquées par le maquillage et les imperfections de l'épiderme sont combattues par les crèmes dermatologiques. Non seulement l'esthétique corporelle en milieu urbain s'inscrit dans un processus de consommation de produits visant à mettre le corps en valeur, mais ce nouvel esthétisme est indolore. La plupart des jeunes filles ont désormais peur de la souffrance causée par les tatouages ou scarifications. L'essor des cosmétiques est concomitant avec l'abandon du marquage corporel. Dans certains cas, ce rejet s'accompagne d'une angoisse liée au risque : « *Je ne veux pas faire les tatouages, j'ai peur de faire les tatouages, j'ai entendu qu'ils ont rendu certaines femmes aveugles, le sang remonte dans les yeux et tu ne vois plus. À la radio, ils ont dit que tatouer donne le sida. Je ne veux pas les faire mais ma grand-mère veut que je les fasse, maintenant plus personne ne les fait ici, les gens ont peur du sida, je ne le ferai pas* » (jeune fille nyeeybe, Mopti, 2004 – citée par Guilhem, 2009). En utilisant la peur suscitée par les problèmes d'hygiène et de santé publique associés à la pratique du tatouage, ces jeunes filles peules de Mopti au Mali cherchent à imposer leurs propres goûts esthétiques.

Les codes de l'apparence

Cette pratique moderne du maquillage révèle le changement de statut du corps dans les sociétés africaines. L'apparence corporelle est surinvestie chez les jeunes femmes pour séduire un homme et optimiser les potentialités dans la recherche du conjoint. En l'absence de capital symbolique (les études) ou matériel (des biens, un commerce ou un emploi), la beauté du corps constitue un précieux atout : « *Pour se marier et se faire une place dans la société, la beauté "naturelle" ne suffit pas. Par-delà cette beauté "naturelle", elle doit pouvoir exposer sa capacité à consommer – par sa coiffure, son habillement, ses bijoux ou encore la possession d'une motocyclette – et afficher par là tout ce qui la sépare de la paysannerie. La jeune fille qui n'étale pas sa capacité à consommer n'est pas vue par les hommes* » (Laurent, 2010 : 220). Le façonnement de l'apparence est codifié ; la richesse, le luxe doivent s'afficher selon des codes sociaux déterminés. La mise en valeur du corps féminin sera feutrée ou exagérée suivant le niveau social de la famille ou du mari. Dans cette mise en valeur du corps, le maquillage est intégré à d'autres pratiques dont la coiffure, les bijoux, l'habillement. Pour les hommes, la montre, les lunettes de soleil, le modèle du téléphone portable, les vêtements et le moyen de transport constituent des signes de richesse. L'apparence et le mode du paraître en public¹ participent pleinement à la promotion sociale des individus ; pour les femmes, ce peut être tour à tour en tant que jeune fille cherchant un mari, qu'épouse ou que femme ayant une position sociale. Si, pour Pierre Bourdieu (1979 : 259) et Georg Simmel (1988), la mode résulte d'une volonté de distinction sociale, fondée sur une rivalité entre les différentes catégories sociales d'une société, la pratique du maquillage relève d'une lutte symbolique des classes (les pauvres et les riches) telle que l'envisagent ces deux auteurs, d'une distinction générationnelle et d'une identité locale. Aujourd'hui, l'apparence du corps peut plus facilement qu'hier devenir un outil d'ascension sociale, quels que soient le lieu de naissance et les conditions sociales d'origine.

Bibliographie

BERNOLLES J., 1966, *Permanence de la parure et du masque africain*, Paris, Maisonneuve et Larose.

BOHANNON P., 1956, « Beauty and scarification amongst the Tiv », *Man*, vol. 56 : 117-121.

BOURDIEU P., 1979, *La Distinction*, Paris, Éditions de Minuit.

BOVIN M, *Nomads who cultivate beauty, wodaabe dances and visual arts in Niger*, Uppsala (Sweden), Nordiska Afrikainstitutet.

BRAIN R., 1979, *The Decorated Body*, New York, Edited by Harper & Row.

CALAME-GRIAULE G., 1983, *Éthnologie et langage, la parole chez les Dogons*, Paris, Institut d'ethnologie, musée de l'Homme.

COQUET M., 1994, « Le soleil mangé. Du langage des formes et des matières dans une société sans écriture, les Bwaba du Burkina Faso », Thèse de doctorat Paris, École pratique des Hautes Études.

FARIS J. C., 1972, *Nuba personal art*, London, Duckworth.

FORTIER C., 1998, « Le corps comme mémoire : du giron maternel à la fêrle du maître coranique », *Journal des africanistes*, 68 (1) : 197-224.

1. Bien aidé par une presse people qui commence à se développer, en particulier au Sénégal comme *Casting*, *Week-end magazine*, *Dakar Life*, *Amina Sénégal*...

GUILHEM D., 2009, Esthétique du corps féminin et identité chez les Peuls du Mali. Doctorat de l'université de Provence – Mention anthropologie.

JEFFREYS M. D. W., 1951, « The winged solar disk or ibo facial scarification », *Africa*, XXI (2) : 93-111.

LAURENT P. J., 2010 *Beautés imaginaires, anthropologie du corps et de la parenté*, Belgique, Academia Bruylant.

LEGER D., 2001, « Les parures corporelles au sud-est du Nigeria », *Histoire de l'art*, 48 : 127-136.

LINCOLN B., 1975, « The religious significance of women's scarification among the Tiv », *revue Africa*, 45 (3) : 316-326.

PAULME D. & BROUSSE J., 1956, *Parures africaines*, Paris, Hachette.

PRICE S., 1986, « Commentaire sur l'histoire orale de l'art », *L'Éthnographie*, LXXXII (98-99) : 215-225.

SCHNEIDER B., « Body Decoration in Mozambique », *African Arts*, 1973, 6 (2) : 26-31 et 92

SIMARD G. de, 1996, *Petites femmes de Mauritanie*, Paris, Karthala.

SIMMEL G., 1988. *La Tragédie de la culture*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.

TURNER V., 1967, *The forest of symbols, aspects of ndembu ritual*, London, Cornell University Press.

ZAHAN D. & GRIECO A. G., 1975, « Colors and body painting in Black Africa: the problem of the "half-man" ». *Diogenes*, 23 ; 100-119

Visages comblés

Par Nadine Pomarède

Modifier la texture de la peau de son visage, en améliorer les contours constituent désormais un motif de consultation dermatologique très fréquent. Les motifs sont variés : même si les demandes de prévention et/ou de correction du vieillissement cutané restent les plus nombreuses, une rougeur socialement difficile à supporter car elle révèle trop l'émotion du sujet ou un grain de peau qui ne correspond pas à l'image que le patient se fait de son image sont des cas de plus en plus fréquents et concernent des tranches d'âge plus jeunes.

Réconciliation avec son image

En dehors des demandes pathologiques, l'augmentation des sollicitations pour améliorer l'aspect de son visage est liée à différentes motivations. Avant tout, la volonté de modifier son apparence physique est liée à l'image que l'on veut donner aux autres et qui n'est pas celle que l'on voit dans le miroir. On cherche alors à mettre en accord l'image idéalisée que l'on a de soi avec l'image réelle. Ensuite, les techniques esthétiques se sont démocratisées et chacun veut y accéder. Ce « pourquoi pas moi ? » signifie que l'on estime qu'avoir le visage que l'on souhaite traduit un droit mais aussi un besoin psychologique. Les patients évoquent souvent le fait qu'une amélioration de leur visage leur permettra de se sentir mieux et de se réaliser aussi bien professionnellement que dans leur vie personnelle. À travers le désir de jeunesse et de beauté, il s'agit d'une quête de bien-être et d'estime de soi. Le phénomène touche toutes les populations d'âge et de toute origine. Ainsi, le modèle dominant de nos sociétés est un sujet jeune, dynamique avec une silhouette mince. Ce modèle occidental devient le modèle d'autres populations ; l'exemple des Asiatiques qui se font débrider les yeux ou des Africains qui blanchissent leur peau avec parfois des produits qui menacent leur santé en témoigne. Dès lors, certains estiment qu'il est indispensable de correspondre à ce modèle si l'on veut « réussir » sa et/ou dans la vie.

Des demandes très variées et de tous les âges

Les demandes ne se limitent pas au vieillissement cutané. Des patients jeunes, adolescents parfois, désirent aussi améliorer leur image. Ainsi, à l'adolescence, période où l'image de soi est en pleine construction, une

acné peut complètement les déstabiliser au point de ne plus vouloir aller au lycée avec un tel visage. Les traitements dermatologiques qu'on leur propose sont longs alors qu'ils désirent effacer les lésions inflammatoires et les traces éventuelles rapidement. Les nettoyages de peau dermatologiques permettent de diminuer les temps de traitement et aident le jeune patient à mieux appréhender son image. La prescription de produits cosmétiques (des gels moussants mais aussi des crèmes apaisantes ou matifiantes ainsi que du maquillage correcteur) les aide à retrouver une image de soi positive.

Ne pas montrer ses émotions (ou ses faiblesses) est aussi une demande fréquente ; ainsi, les rougeurs sur les joues peuvent être assimilées à une bonne mine avant de devenir gênantes dès lors que l'on devient écarlate au moindre stress ou lors d'une réunion. Avoir un teint uniforme, homogène, en supprimant les rougeurs par un traitement par laser vasculaire permet de retrouver confiance en soi et donc d'augmenter son bien-être.

Retrouver une image de soi positive après une maladie grave est aussi un motif de consultation. Plus personne actuellement ne nie le rôle important que les cabines esthétiques jouent dans les centres anticancers. De la même façon, ne pas avoir l'air fatigué ou marqué par des traitements lourds, donner le change, aide les patients à se reconstruire. Une patiente est venue consulter en disant : « Je ne veux pas voir ma maladie dans le regard des autres. » Elle était guérie et voulait le voir dans le miroir, le matin, mais aussi effacer les traces de fatigue qui pouvaient encore évoquer la maladie pour elle et les autres.

Le vieillissement cutané

Un des motifs les plus fréquemment évoqués par les patients dans le cadre de la consultation est le fait qu'ils ne se sont pas reconnus ou aimés sur des photographies récentes. En fait, notre image de soi évolue moins vite que notre image réelle et crée un décalage. L'explosion de la correction du vieillissement cutané traduit ce phénomène. Les demandes s'orientent de plus en plus vers davantage de naturel, de défatigue et de moins en moins vers le rajeunissement. Ce qui gêne le plus, c'est la fatigue qui se marque plus, le visage qui se creuse par endroits, qui crée des ombres et donne un visage sévère et triste. Malgré une hygiène de vie impeccable, les efforts pour s'entretenir, manger sain et pratiquer une activité sportive régulière, entre autres, les modifications du visage avec le temps amènent les patients à recourir aux techniques esthétiques. Une des évolutions fortes dans ce domaine concerne le choix des techniques pour les corriger. On assiste à une diminution de la demande chirurgicale au profit des techniques esthétiques médicales. Les chiffres de l'American Society for Aesthetic Plastic Surgery sont très révélateurs des tendances actuelles. En 2009, il n'y avait qu'une seule chirurgie sur le visage dans le « top five » des interventions les plus pratiquées aux États-Unis (la chirurgie des paupières) et le nombre d'interventions en chirurgie esthétique ne cesse de baisser ; il ne représente que 15 % sur les 10 millions de procédures esthétiques aux États-Unis en 2009. Parallèlement, le nombre des procédures esthétiques non chirurgicales ne cesse de croître. Les hommes ont de plus en plus recours à ces techniques. Ils représentaient 9 % de l'ensemble des procédures en 2009 (+ 8 % depuis 2008). Les raisons en sont multiples. Une intervention chirurgicale lourde effraie. La peur des résultats, la peur de l'éviction sociale, la peur aussi du coût et la médiatisation des « ratés » de la chirurgie esthétique, autant d'arguments qui alimentent la crainte des

patients. Les techniques esthétiques apparaissent moins agressives et invasives, plus progressives au niveau des résultats et n'aboutissent pas à une transformation des visages. Cependant les excès existent, des exemples précis de people sont souvent cités par les patients eux-mêmes mais ne les découragent pas d'avoir recours à ces techniques. Ils changent de praticiens mais ne remettent pas en cause les pratiques en elles-mêmes. Enfin, on peut toujours les « essayer », car ces techniques ont l'avantage de ne pas être définitives : les effets d'un traitement à la toxine botulique (Botox) s'estompent progressivement dans les six mois qui suivent l'injection, et une injection d'acide hyaluronique ne dure pas plus d'un an. Leur coût est moindre et cette démocratisation a aussi banalisé les actes esthétiques. Les patients ont aussi la certitude que ces techniques ne les rajeunissent pas forcément (« 10 ans de moins » ne cadre plus à la demande actuelle) mais permettent d'avoir l'air reposé, en forme et plus dynamique.

La demande des patients tend vers une prise en charge globale avec un plan de traitement étalé dans le temps. Il s'agit de combler les creux et les rides qui créent une fatigue accrue (cernes, creux des joues) mais aussi d'enlever les taches brunes ou les rougeurs, d'améliorer les qualités de la peau (grain de peau), de conseiller des cosmétiques adaptés à chacun. Ces plans de traitement sont effectués progressivement et un entretien régulier permet de maintenir les résultats.

Les demandes réelles ou supposées : dysmorphophobies

Il est important pour le praticien de décoder dans ces demandes ce qui relève d'un défaut objectif de celui qui est plus subjectif et peut cacher une pathologie chez le sujet (dysmorphophobie), nécessitant une prise en charge par le psychiatre ou le psychologue. Il s'agit de patients qui présentent une image déformée de leur apparence et qui consultent souvent de nombreux médecins à la recherche d'une correction d'un

La volonté de modifier son apparence physique est liée à l'image que l'on veut donner aux autres et qui n'est pas celle que l'on voit dans le miroir.

défaut supposé et/ou exagéré de leur corps ou de leur visage. Il est très souvent impossible pour ces patients de se regarder dans un miroir tant ils détestent leur reflet. Le praticien peut, devant des demandes de correction parfois très insistantes, accéder à leur requête ; ce qui ne fera qu'aggraver le problème, car le patient sera constamment insatisfait de la correction apportée. Ainsi, une patiente avait réussi à convaincre un chirurgien de modifier l'aspect de son nez et ne cessait ensuite de consulter de nouveau pour retrouver son ancien nez. Les estimations concernant les patients atteints de ces troubles sont très variables : 2 % de la consultation dermatologique médicale ; 10 % de la consultation en chirurgie esthétique et probablement un pourcentage proche en dermatologie esthétique. Le défaut imaginaire concerne, dans la majorité des cas (65 %), la peau du visage (grain de peau, inhomogénéité de la couleur de la peau, cicatrice minime).

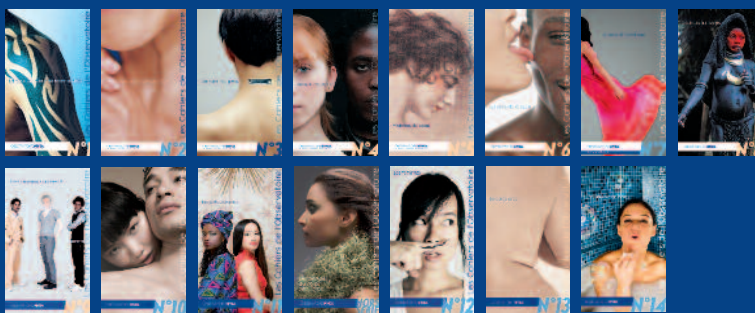
Conclusion

Désormais, un visage peut être travaillé, modelé, amélioré, parfois transformé en ayant recours aux techniques esthétiques médicales. Le patient lui-même peut devenir acteur de son image : il a même été proposé sur des sites internet des kits d'injection, avec le schéma à respecter, pour s'auto-injecter de la toxine botulique dans sa salle de bains. Les demandes d'optimisation de son capital séduction concernent tout le monde, car elles touchent au bien-être de chacun, les femmes comme les hommes mais aussi des patients de plus en plus jeunes et de plus en plus âgés. Les demandes sont variées, parfois excessives, et l'encadrement médical de ces pratiques est nécessaire.

Bibliographie

Les Défauts physiques imaginaires, Dr Jean Tignol, éditions Odile Jacob.
Association française des troubles anxieux et de la dépression
(<http://www.anxiete-depression.org/>)

Highlights of the ASAPS (American Society for Aesthetic Plastic Surgery), 2009, Statistics on cosmetic surgery.



L'Observatoire **NIVEA**, né en 2006, étudie les cultures du corps et du paraître comme enjeux de société. Il a pour vocation de faire progresser et diffuser la connaissance sur ces sujets. Après deux premières années passées sur l'observation plus particulière de la peau, l'Observatoire **NIVEA** a renforcé son champ d'analyse en l'élargissant à la thématique du corps et du paraître dans la société. Cette problématique est au cœur des préoccupations de chacun : quête de l'image renvoyée à son entourage, recherche d'épanouissement de soi, modifications environnementales et technologiques, métissage culturel... Toujours attentif à ces questions sociétales qui l'entourent, l'Observatoire **NIVEA** souhaite les éclairer de son regard d'expert et apporter tout son savoir sur ces sujets.

L'Observatoire **NIVEA** est placé sous l'égide d'un comité scientifique pluridisciplinaire :

- Gilles Boëtsch – Président du comité – Directeur de recherche au CNRS en anthropobiologie
- Bernard Andrieu – Professeur en épistémologie et philosophie du corps
- David Le Breton – Professeur en sociologie et anthropologie
- Nadine Pomarède – Dermatologue
- Georges Vigarello – Historien – Directeur d'études à l'EHESS

L'Observatoire **NIVEA** publie plusieurs fois par an « Les Cahiers de l'Observatoire **NIVEA** » : un recueil d'articles de chercheurs ou d'universitaires autour d'un même thème. Placée sous l'égide d'un membre du comité scientifique, chaque édition est l'occasion d'approfondir une thématique et de mettre en exergue des phénomènes nouveaux.

www.observatoirenivea.com

NOVEMBRE 2011